

L'AVENTURIER.

(1810.)

DEUXIÈME PARTIE.

UN DUEL SOUS L'EMPIRE.

(Suite.)

Je suivis Hawkins, et j'allai m'asseoir avec lui à la mess du 3e husards.

« Messieurs, dit Hawkins en entrant, j'ai l'honneur de vous présenter le colonel Robert, l'un des plus braves officiers de l'armée française, qui est en même temps un sportman de premier ordre. »

Je reçus en une minute vingt poignées de main, et l'on se mit à table sur-le-champ, car on n'attendait que mon compagnon et moi.

La table de ces braves gentlemen anglais était admirablement servie. Je ne sais si le maître d'hôtel s'était surpassé en ma faveur, mais les vins et les viandes de toute espèce abondaient à ce dîner, le plus somptueux peut-être que j'aie fait de ma vie. On y voyait un magnifique service d'argenterie payé par la Cité de Londres et ciselé par des artistes anglais (c'est-à-dire plus remarquable par la valeur monnayée que par la valeur artistique).

Les vins de Porto, de Malvoisie, de Chypre, de Constance, coulaient à flots dans les verres, et les convives, rouges comme des rubis de Golconde, burent à la santé du roi George, à la santé de lord Wellington, à leur propre santé, et à la prospérité de diverses dames et demoiselles anglaises que je ne connaissais pas.

« Et moi, dit John Hawkins, je bois à la santé de miss Arabella Fox, du Somersetshire, et je soutiens que sa beauté l'emporte sur celle de toutes les jolies filles d'Angleterre et du monde entier. »

Ce fut un cri général pour et contre miss Arabella. Je profitai du bruit pour me lever de table et sortir.

Hawkins, me voyant debout, se leva aussi et me dit :

« Attendez-moi, colonel. Je vais retourner au camp français avec vous, puisque lord Wellington ne veut pas consentir à l'échange des prisonniers. »

— Ne vous hâtez pas trop Hawkins. Je veux parler au colonel de Parthenay.

— Ah ! dit-il, j'oubliais... »

Il chercha dans ses poches et ne trouva rien. Il déboutonna son habit rouge, mais inutilement.

« Que cherchez-vous donc ? lui dis-je. »

— Moi ! Rien.

Je savais mieux que personne ce qui lui manquait. Je gardais dans ma poche la lettre que Mme d'Albret lui avait confiée pour Mauléon. Cependant je n'en fis rien paraître.

Il me quitta précipitamment, monta à cheval, et courut au grand trot vers les broussailles où il était tombé pendant le steeple-chase, espérant, sans doute, y retrouver sa lettre.

Pour moi, débarrassé de lui, j'allai retrouver Mauléon qui m'attendait à la porte du camp, la main sur ses armes. Cette fois, nous allions nous trouver face à face. Je croyais déjà tenir ma vengeance.

Les premières paroles que nous échangeâmes étaient froides et presque polies. Quelque haine que eussions l'un pour l'autre, quelque juste sujet de vengeance que j'eusse contre lui, nous étions tous les deux sous le regard de l'armée anglaise, et nous ne voulions pas nous donner en spectacle.

Je crois, sans faire tort à son courage, que Mauléon aurait volontiers évité cette rencontre, s'il avait cru possible de le faire sans honte et sans lâcheté ; mais, comme un sanglier acculé qui fait tête au chasseur et va fondre sur lui tête baissée, il n'attendait qu'un signal pour commencer le combat.

« Avouez, monsieur de Fénéstrange, dit-il avec un froid sourire, que c'est un destin bien singulier qui nous réunit ici aujourd'hui. Me voilà chargé par lord Wellington de vous faire les honneurs du camp anglais. Nous avons été les meilleurs amis du monde... »

— Amis !...

— Oui, mon cher Fénéstrange, et pour preuve, nous avons assassiné ensemble sur la grand'route. C'est un lien, cela, et même un lien des plus étroits, il me semble, car le même couteau de guillotine menace votre tête et la mienne... Et maintenant, sans que je sache pourquoi, vous me poursuivez d'une haine furibonde à travers deux ou trois continents ; on m'a dit (est-ce vrai ?) que vous étiez allé me chercher jusque dans l'Inde, et que mon ami le czar, au retour, vous avait faits travailler dans ses mines de Sibérie... Il y a cinq semaines, je vous rencontre par hasard dans la mêlée ; là, au lieu d'ôter votre chapeau et de me saluer, comme j'étais disposé moi-même à le faire pour vous, — car enfin nous sommes bons gentilshommes, vous et moi, et deux gentilshommes ne doivent pas se quereller grossièrement comme deux manants, — vous me traitez, vous, Fénéstrange, en ennemi mortel ! Vous m'injuriez, vous me montrez le poing !... Voyons, il est temps de s'expliquer. Nous sommes seuls. Que me reprochez-vous ?

— Avant tout, lui dis-je, il est bien convenu, n'est-ce pas, que l'explication finira par un combat à mort ?

— Comme il vous plaira.

— Et que nous allions jouer cartes sur table, vous et moi.

— En doutez-vous ?

— Et que vous n'userez d'aucune trahison contre moi ?

A ces mots, Mauléon pâlit de colère.

« Parbleu ! dit-il, je suis bien bon de vous écouter. Battons-nous, tout de suite, ici même, Fénéstrange, et que le vainqueur enterre les secrets du vaincu. »

— Vous oubliez que je suis venu en parlementaire, et que lord Wellington vous a chargé de me montrer son camp et ses retranchements.

— C'est vrai. Je l'oubliais. Mylord n'est pas, d'ordinaire, aussi confiant ; mais depuis quelque temps il se croit sûr de vaincre, et n'est pas fâché de vous faire voir qu'il est habile... Sui-vez-moi. »

Nous visitâmes en silence une partie de la longue ligne de retranchements derrière laquelle se tenait bien abritée contre la pluie, le soleil et les balles, l'armée anglaise et Portugaise.

« Ce que vous voyez n'est rien, dit Mauléon. Si cette ligne était forcée, à quelques lieues plus loin, une autre ligne de retranchements plus inaccessibles encore que ceux-ci nous servi-

raient de refuge ; et la flotte anglaise garde notre flanc droit et notre flanc gauche, sur la mer et sur le Tage. Masséna usera ses dents ici. »

Je tirai ma montre de mon gousset.

« Il est trois heures, lui dis-je. Nous avons encore deux heures de jour, c'est-à-dire le temps de finir notre querelle. Voulez-vous descendre avec moi dans la plaine, à moitié chemin du camp français ? »

Volontiers ; mais encore une fois pourquoi nous battons-nous, Fénéstrange ? Je ne vous hais pas, moi, et même je vous ai toujours trouvé bon diable. D'où vient que vous me haïssez si cruellement ?

— D'où vient ?... Tu veux le savoir, scélérat !... J'aimais Clélie. C'est toi qui me l'as ravie ! C'est toi qui as mis entre nous une barrière que ta mort seule peut lever ! Depuis ce jour, tu as marché de crime en crime ! Tu as voulu me faire assassiner par les gardes nationaux de Saint-Julien ! C'est toi qui m'as dénoncé à la municipalité ! C'est toi qui m'as poussé dans l'exil ! C'est toi qui m'as forcé de tuer, pour me défendre, le frère de Clélie, mon meilleur ami, mon frère !

— Ah ! dit-il, je comprends tout, maintenant. C'est vous, Fénéstrange, qui êtes ce mari mystérieux dont on m'a parlé, et qui tua le pauvre Tibérius à Milan. Peste ! vous avez lu main heureuse ! Le père et le frère ! Et vous aimez Clélie ! Et vous l'avez épousée ! Et ma vie est le seul obstacle qui sépare ces deux parfaits amants ! A merveille, ami Robert ! Et vous venez me prier de me laisser bonnement couper la gorge pour mettre fin à votre doux martyre ! C'est parfait, mon cher Fénéstrange, et je m'empresse, comme je le dois, de vous prêter le collet ; vous n'en doutez plus, n'est-ce pas ?... Eh bien ! non, monsieur le baron Robert, monsieur l'amoureux transi... je ne me batarai pas avec vous.

Je ne vous donnerai pas cette satisfaction. Si vous me tuez, ce sera quel que autre jour, plus tard, dans la mêlée. Mais quant à mourir pour les beaux yeux de Mme Clélie et pour les vôtres, serviteur ! Ami Robert, cherchez quelque autre dupe. Je suis fort bien dans la vie et j'y reste. Je vais être nommé dans quelques jours major général, je le sais, lord Wellington me l'a dit ; ma fortune est faite. A la prise de Seringapatam, j'ai eu pour ma part de butin trois cent mille roupies, outre le collier de diamants de la mère de Tippoo-Sahib, que les joailliers de Londres évaluent à plus de trois millions de roupies (douze millions de francs, très-cher et très-bon ami). J'ai acheté un domaine considérable dans le Northumberland ; quelque jour je serai pair d'Angleterre, j'épouserai une fille de lord et je ferai souche de lords et de Parthenay... Et vous voulez que j'abandonne cet avenir certain, brillant, honoré, ou du moins que je l'expose dans un combat singulier contre un ferrailleur tel que vous, qui n'a rien à risquer, qui est condamné à mort dans son pays, et dont tout l'équipage ne vaut peut-être pas trois mille francs !... Allons donc, c'est de la folie, mon cher ! »

En même temps il tourna bride et parut disposé à me laisser seul. Mais je retins son cheval.

J'avais écouté son discours avec une patience étrange. Ma résolution était inébranlable. Plutôt que de le laisser échapper encore, je l'aurais poignardé sur-le-champ à la vue de tout le camp anglais. Mais j'essayai d'un autre moyen.

« Vous n'êtes pas seulement un scélérat, lui dis-je, vous êtes encore un traître et un espion. »

— Un espion ! s'écria-t-il les yeux pleins de fureur.

Puis, se calmant tout à coup et reprenant son sang-froid :

« Bien ! bien ! Je comprends, dit-il. Vous voulez me mettre en colère et hors de garde. Bien joué, Fénéstrange ; mais vous n'y réussirez pas. »

— Nierez-vous les lettres de Mme d'Albret ? »

Il parut frappé en pleine poitrine, cependant il essaya de nier l'évidence.

« Quelles lettres ? demanda-t-il. »

— Celles que Mme d'Albret vous écrit et qui contiennent des renseignements sur l'armée française.

— C'est faux ! répliqua-t-il vivement. Je ne sais pas même où est Mme d'Albret.

— Tu mens, Mauléon ! C'est d'elle que venait le papier que lord Wellington à lu devant moi et qui contient des renseignements si précis sur les divers corps de l'armée française.

— Vous êtes fou ! dit-il en haussant les épaules.

— Et ce n'est pas la seule lettre que Mme d'Albret vous ait écrite. Cet étourdi de John Hawkins était chargé d'un message pour vous... »

— Quel message ?

— Une lettre. Mais elle a été interceptée. Elle est en mains sûres.

— Interceptée ! s'écria-t-il. Est-ce vous qui avez osé... »

— C'est moi !

— Et vous l'avez dans vos mains ! »

A cette question, j'armai tranquillement un pistolet, et, le dirigeant vers sa poitrine, je dis avec un calme parfait :

« J'ai la lettre. »

Excellente précaution, car Mauléon était homme à me tuer sans rémission et sans remords pour prévenir toute révélation ; mais mon pistolet lui donna le temps de réfléchir.

« Que voulez-vous faire de cette lettre ? demanda-t-il enfin. »

— La montrer au prince d'Essling.

— Vous ne le ferez pas, Fénéstrange ! Vous ne voudriez pas déshonorer une pauvre femme qui m'aime et qui n'a fait que m'obéir. »

J'avais touché la corde sensible. Ce brigand, qui n'avait ni pitié, ni remords, aimait pourtant Catherine.

— C'est moi, dit-il, qu'il l'ai envoyée au camp français pour séduire Masséna. C'est moi seul qui dois en porter la peine... Et, après tout, ajouta-t-il d'un ton qui montrait que sa férocité naturelle allait reprendre le dessus, savez-vous, Fénéstrange, que je n'ai que faire de supplier, que vous êtes encore dans nos lignes, et que je puis vous garder prisonnier ou vous faire tuer sur place ?... »

— On ne tue pas aussi aisément un Fénéstrange ! répliquai-je à mon tour. Avant que ces soldats qui nous regardent eussent fait un mouvement, je vous brûlerais la cervelle. C'est chose grave de porter la main sur un parlementaire.

— Eh bien ! vous êtes le maître. Ordonnez. A quel prix me vendez-vous cette lettre ?

— Je ne la vends pas. Nous allons nous battre en duel loyalement. Si vous me tuez la lettre est à vous ; si je vous tue, je vous jure sur l'honneur qu'elle sera brûlée sans que personne, excepté moi, en connaisse le contenu. Mais, dans tous les cas, Mme d'Albret quittera le camp français et partira pour Madrid. L'intérêt de l'armée avant tout. Je vais lui écrire un billet pour l'avertir que tout

est découvert. Si dans deux jours elle n'est point partie, elle sera dénoncée publiquement. Pour plus de sûreté, je chargerai un ami d'une lettre adressée à Masséna.

— Vous me jurez de l'épargner ?

— Je le jure.

— C'est bien. Je consens à me battre. Mais qui nous servira de témoins ?

Au même instant, John Hawkins arrivait au galop. Sa mine consternée attestait qu'il avait vainement cherché la lettre de Mme d'Albret dans les broussailles.

— Voilà le témoin qu'il vous faut, dis-je à Mauléon. Pour moi, je prendrai le premier soldat français que nous rencontrerons.

Puis, m'adressant à l'anglais :

— Que cherchez-vous donc là-bas, cher Hawkins ?

— Je ne sais, dit Hawkins. Une lettre que j'avais dans ma poche et qui sera tombée, sans doute, pendant que nous courions le steeple-chase ensemble.

— Quelque billet doux, sans doute ? Ah ! John Hawkins, John Hawkins, vous-avez dû faire bien des victimes dans votre vie !

Le pauvre Hawkins se défendait mal et protestait gauchement qu'il n'avait pas perdu de billet doux.

— Je devine tout, lui dis-je. C'est une lettre de miss Arabella. Avouez-le Hawkins.

— Eh ! plutôt à Dieu que ce fût une lettre d'Arabella ; mais...

Ici, il regarda Mauléon d'un air significatif. Celui-ci se retourna comme pour mieux contempler l'horizon et le camp français qu'on voyait à quelque distance, de sorte que le fin regard de John Hawkins se perdit dans le vide.

Tout en causant, nous avançons tous trois au petit trot, et déjà nous allions dépasser la ligne des sentinelles anglaises, lorsque nous aperçûmes un spectacle assez singulier.

Une vingtaine de soldats anglais et français, sans armes étaient à demi-couchés sur l'herbe, à quelque distance de la route, et trinquaient joyeusement comme de vieux amis.

À la vue de nos uniformes, tous se levèrent et firent le salut militaire. Parmi eux je reconnus mon ami Carbon.

Je lui fis signe d'avancer.

— Que faites-vous là ?

— Ma foi, colonel, nous buvons avec les Anglais, comme vous voyez. Ces pauvres *goddem* s'ennuyaient dans leurs retranchements comme des rats dans leurs trous. De notre côté nous ne savions que faire. Ils ont du pudding, du bifteck et du pâté. Nous n'avons nous que des lentilles et du brandy ; mais ils sont friands de notre brandy. Vous savez, colonel, brandy, c'est leur manière de prononcer eau-de-vie ; les Espagnols, eux, prononcent *aguardiente* ; chacun tourne comme il peut sa langue dans sa bouche. Il suffit qu'on s'entende, n'est-ce pas colonel ?

Et vous mettez en commun le pudding et l'eau-de-vie ?

— Oui, mon colonel.

Il se faut entraide : c'est la loi de la nature

— Mais qui est-ce qui garde le camp ?

— Voyez, mon colonel. Les sentinelles sont à leur poste des deux côtés, mais on leur porte à boire.

— Or ça, mon ami, lui dis-je, il faut me rendre un service. Je vais me battre tout à l'heure avec le colonel Mauléon de Parthenay, que voi-

ci. Tu vas me servir de témoin. Celui de Parthenay sera sir John Hawkins.

Mais Hawkins se récria :

— Pourquoi se battre ? demanda-t-il.

Au fond, je crois qu'il était un peu ennuyé que l'autre témoin fût un simple soldat ; mais Mauléon aussi pressé que moi d'en finir, lui dit :

— Mon cher Hawkins, hâtez-vous. Nous sommes pressés. Le jour baisse.

— Mais pourquoi ce duel ? répétait toujours Hawkins.

— Eh bien, dit Mauléon, le colonel m'a insulté gravement, et nous allons nous battre à mort.

John Hawkins et Carbon convinrent enfin que les armes seraient le sabre et deux pistolets.

Les combattants devaient combattre à cheval.

On mesura une disance de cent pas.

Je chargeai Carbon d'une lettre qui expliquait à Masséna le résultat de ma mission et lui donnait des renseignements précieux sur l'armée anglo-portugaise. Je pris aussi mes précautions pour que Mme d'Albret, si j'étais tué, ne pût pas continuer son métier d'espion dans le camp français, et enfin, mes instructions étant données, j'envoyai une dernière pensée à Clélie et à Dieu, un souvenir à Tibéria, et j'allai me placer en face de mon adversaire, attendant le signal.

Enfin Carbon et Hawkins crièrent ensemble :

— Allez !

#### XLIII

Mauléon, excellent cavalier, bon tireur, et doué d'un sang-froid et d'une intrépidité rares, était un très-dangereux adversaire. Aussi, sans rien perdre de ma confiance ordinaire dans le succès, je ne comptais pas une victoire facile.

Au signal donné par Hawkins et Carbon, nous courûmes en même temps l'un sur l'autre.

Lorsqu'il fut à dix pas de moi, il fit feu ; mais son cheval ayant bronché au même instant sur un caillou, la balle passa au-dessus de ma tête ou à côté.

Presque au même instant je fis feu à mon tour ; mais son cheval seul fut blessé légèrement.

Sans prendre le temps de chercher un second pistolet, il tira son sabre et me porta un violent coup de pointe dans la poitrine. Heureusement, l'agrafe du ceinturon para le coup, et je lui passai mon sabre au travers du corps.

Il lâcha les reines et tomba sur l'herbe, la mort déjà peinte dans les yeux.

Hawkins et Carbon voulurent le secourir ; mais il leur fit de la main signe de s'éloigner, et dit :

— C'est fini... le coup était bon et digne de vous, Fénestrange. Donc, vous allez épouser ma *veuve*, ajouta-t-il avec un sourire diabolique... Faites, mon ami, faites, épousez... Mais ne pouvez-vous être heureux sans me tuer?... Au diable la prudence de Clélie !... C'est elle qui a fait tout le mal. Si elle avait su prendre son malheur en patience...

— Misérable ! ne blasphème pas ! Ce n'est pas Clélie qui m'a ordonné de te tuer, c'est moi qui me suis chargé de venger son frère...

— Ah ! oui, celui que vous avez tué vous-même... Belle vengeance ! Vous vengez peut-être aussi son père... Mais, croyez moi, Robert, vous êtes trop souvent l'instrument de cette

justice divine... Donnez-moi à boire... j'ai soif...

En effet, sa voix était altérée. Il ne parlait plus qu'avec peine. Cependant il essayait encore de railler.

— Vous êtes arrivé mal à propos, Fénestrange ; oui, mal à propos, en vérité. Ma fortune était faite ou à peu près... Déjà je venais d'acheter un petit bourg pourri, j'allais entrer dans la chambre des communes... La fille aînée de lord Percy Crafterbury m'attendait pour me donner sa blanche main et me suivre à l'autel... Un peu sèche et anguleuse, lady Aurora ; mais lord Percy Crafterbury me promettait la pairie et ma foi, à la guerre comme à la guerre !... Si vous rencontrez jamais lady Aurora, Fénestrange, ne lui dites pas que c'est vous qui m'avez tué. Elle vous arracherait les yeux, tant elle a de tendresse pour moi, la chère âme...

Je l'interrompis.

— Ne voulez-vous faire rien dire à Catherine ?

— Ah ! oui, Catherine ! pauvre Catherine ! celle-là me regrettera, j'en suis sûr...

Il fit un effort et dit :

— Je n'ai pas le temps de faire un testament en sa faveur. Avertissez-la que j'ai placé cent mille livres sterling sous son nom chez Baire et compagnie, dans la cité de Londres... Appelez Hawkins...

L'Anglais s'approcha.

— Mon cher Hawkins, dit Mauléon d'une voix éteinte, soyez témoin que je laisse tous mes biens meubles et immeubles à Mme Albret.

Hawkins fit signe qu'il en témoignerait au besoin.

Ce dernier effort avait épuisé le mourant.

Il tourna ses yeux sur moi, essaya de grimacer un sourire et dit :

— Fénestrange, je te lègue ma *veuve*.

Après ce dernier mot, ou plutôt cette dernière insulte, il expira.

— C'était un brave officier," dit Hawkins.

Il donna ordre aux soldats anglais qui avaient assisté de loin au combat de transporter le corps de Mauléon à Torres-Vedras et me suivit moi-même au quartier-général de Masséna.

Notre voyage, très-court d'ailleurs, car nous n'étions qu'à une demi-lieue du camp, ne fut marqué par aucun incident. Hawkins paraissait très-ému de la mort de Mauléon, et je ne crus pas nécessaire de diminuer ses regrets en lui racontant les crimes du mort.

Carbon venait, avec nous, étant suivant sa propre expression, un soldat amateur qu'aucun de ses chefs, excepté moi, ne pouvait supporter plus d'un jour. Comme il me voyait fort grave, il crut sans doute que j'avais quelque remords d'avoir tué Mauléon, et me dit pour me consoler ou m'encourager :

— Mon colonel, vous avez bien fait. C'est un émigré de moins.

Pourquoi allait-il se fourrer parmi les *goddem* ? Ne pouvait-il pas rester avec nous ? Ma foi, vous l'avez rudement étrillé. Quel coup de sabre ! Si j'osais, mon colonel, je vous en demanderais la recette ; c'est souverain pour guérir les Anglais et les Allemands du mal de dents, des rhumatismes et du mal de mer. Et ça vaut mieux que le vaccin pour la petite vérole.

Masséna écouta très-attentivement le compte rendu de ma mission. Quand j'eus fini de parler :

— C'est bien ce que j'avais prévu, dit-il. L'empereur, aux Tuileries,

croit qu'il suffit de décréter la victoire comme faisait la défunte Convention ; il écrit ou fait écrire par Berthier : " Je vous envoie cinquante mille hommes ; allez droit aux anglais et jetez-les à la mer. " Mais les cinquante mille hommes s'égrènent dans les bureaux du ministère de la guerre, à la frontière, dans les provinces insurgées, partout. Arrivés à destination, ils ne sont plus que douze ou quinze mille. La faim, la maladie, les coups de fusil ont mis le reste hors de combat. On lui demande de l'argent. Il répond : " Vivez sur le pays ennemi. C'est ainsi que je faisais en Italie. " Parbleu ! et moi aussi j'ai vécu sur le pays ennemi, en Allemagne et en Lombardie ; mais l'Allemagne et la Lombardie sont grasses, tandis que l'Espagne est maigre comme un loup pelé. Est-ce qu'on peut tondre sur un œuf ? Ce Wellington se cache derrière des montagnes hérissées de canons ; que faire ? J'ai des munitions pour deux batailles, tout au plus, et il faudra livrer cinq ou six assauts avant de l'atter de là.

Quant aux vivres, vous voyez vous-même où nous en sommes. Un tiers de l'armée maraude pour nourrir les deux autres tiers. Pour comble d'ennui, Ney, qui se croit un grand génie et qui n'est qu'un général d'avant-garde ; Junot, qui fait bien le coup de feu, mais qui n'a pas plus de cervelle qu'un banneton ; Reynier, qui croit que la guerre est un calcul géométrique ou algébrique, et qu'on se bat avec la même régularité qu'on résout des équations ; tous ces états-majors jaloux et envieux n'exécutent jamais mes ordres qu'à moitié... Le maître est loin... Le maître, d'ailleurs, est content au fond qu'on ne puisse rien faire sans lui... Tout autre que moi jetterait le manche après la cognée... Eh bien, moi Masséna, je m'entèterai, je resterai ici, j'attendrai des renforts, et si j'en reçois, Wellington n'a qu'à se bien tenir. Je le rembarquerai plus vite qu'il ne croit...

Colonel, vous allez partir ce soir pour Madrid. Vous direz au roi Joseph la vérité tout entière sur nous et sur les Anglais. Vous direz que Wellington à cent mille soldats derrière les retranchements de Torres-Vedras, que tout un peuple est avec lui, qu'il n'y a pas une once de pain à vingt lieues autour de nous, excepté dans le camp anglais, que Soult n'arrive pas, que les Anglais reçoivent des renforts, etc.

De là, vous irez à Paris sans débrider.

Vous verrez l'Empereur. Vous lui raconterez tout et vous demanderez pour moi des renforts ou un successeur. Je vais dicter mon rapport. Revenez le chercher dans deux heures.

Comme je sortais de la tente de Masséna, je fis avertir Mme d'Albret que je voulais lui parler.

Catherine était assise et m'attendait, les yeux pleins de larmes.

— Hawkins m'a tout dit ! s'écria-t-elle en me voyant. Que me voulez-vous encore, Fénestrange ? Venez-vous jouir de ma douleur ? Après avoir tué le seul homme que j'ai aimé, voulez-vous...

Je ne crus pas nécessaire d'écouter ses lamentations et je lui dis d'un ton sévère :

— Connaissez-vous cette écriture ? Elle regarda la lettre que j'avais ramassée après la chute de John Hawkins et pâlit. Cependant, elle essaya de payer d'audace.

— Vous interceptez les lettres, à présent ! dit-elle.

— Faut-il montrer la lettre à Masséna, ou la lire moi-même et la déchirer devant vous ?

— Faites ce qu'il vous plaira.

Malgré cette indifférence apparente, elle tremblait que je ne voulusse montrer la lettre. Je l'ouvris sous ses yeux et je lus ce qui suit ou à peu près :

« Masséna est inquiet. Il attendait Soult qui ne viendra pas. Un courrier est arrivé ce matin pour l'avertir de n'y plus compter. Soult assiège Badajoz. Joseph ne peut envoyer ni vivres, ni soldats. On ne vit plus ici que par miracle. La viande coûte dix francs la livre. Dans dix jours, tout le biscuit sera mangé. »

Je passe le reste de la lettre, qui se terminait par un *post-scriptum* :

« Fénéstrange n'est pas mort. Il a résisté au biscuit et résisterait, je crois, aux boulets de 24. Il est au camp depuis ce matin et va partir pour Torres-Vedra. Évite sa rencontre si tu peux et si tu m'aimes. Je crains toujours quelque malheur. »

« C \*\*\*. »

Je tendis la lettre à Catherine.

— Je vous la rends, lui dis-je, si vous consentez à partir tout de suite pour Madrid.

— Partir sous quel prétexte ?

— Ce n'est pas à moi de chercher le prétexte. Partez, ou votre lettre sera connue dans un instant de toute l'armée.

— Je pars. »

Et, en effet, elle plia bagage en un quart d'heure et quitta le camp sans avertir Masséna.

Je ne l'ai plus revue depuis ce jour-là. Je sais seulement qu'elle partit pour Madrid comme j'en avais donné l'ordre, qu'elle gagna de là Valence, puis, les îles Baléares et Londres. On m'a dit que, grâce à l'héritage de Mauléon, elle s'était mariée avec un prince russe et qu'elle avait fait souche de petits boyards.

Pour moi, débarrassé de cette inquiétude, et tout entier au bonheur de revoir la France et Clélie, je partis pour Madrid le soir même, et j'allai frapper à la porte de Mme la comtesse de Spada, camerera mayor de la reine d'Espagne.

#### XLIV

La bonne Emilia me fit le même accueil que si j'eusse été un frère chéri, longtemps perdu dans les régions polaires et revenu tout à coup au moment où elle l'attendait le moins.

Cette charmante femme avait toute les grâces qu'on désire dans une sœur, une mère ou une amie intime. Son seul défaut, bien désagréable, il est vrai, pour un mari, était de ne pouvoir rien refuser à personne ; mais Ettore Spada n'en était pas à cela près et n'était pas disposé à jouer le sombre rôle d'Othello, ni à poignarder l'aimable Desdémone. Toutes ses pensées étaient recouvertes d'une couche de bonhomie placide au travers de laquelle il était difficile de rien discerner.

Pendant mon absence, Ettore avait obtenu de l'avancement, non certes dans la cavalerie ou dans l'infanterie, mais dans la faveur de Sa Majesté. Grâce aux services qu'il rendait tous les jours comme mayordomo mayor dans l'intérieur du palais, il venait d'être fait duc d'Albarracín, grand d'Espagne de première classe et commandeur de la Toison d'Or.

C'est ce qu'il m'annonça lui-même en termes assez modestes.

« S. M. le roi Joseph, dit-il, a daigné prendre en considération mon dévouement à sa personne, plutôt que mon propre mérite, et me confère le brevet de duc d'Albarracín et l'autorisation d'assister au conseil privé. »

— Ettore, dit Emilia, en le regardant d'un air de douce malice, avait en lui l'étoffe d'un homme d'État ! Sa Majesté, qui possède le coup d'aigle du grand Napoléon, a su discerner les grandes qualités d'Ettore. Avant peu nous serons premiers ministres. »

Ce mot nous serons parut mortifier un peu la vanité du nouveau duc, qui aurait dit plus volontiers : *Je serai*. Évidemment, il rêvait d'être un Albéroni.

« Malheureusement, ajouta Emilia, les finances de Sa Majesté ne répondent pas à sa générosité. Chaque gouverneur lève l'impôt dans sa province, et garde l'argent pour ses soldats ou pour lui-même. Sa Majesté est bien peinée de ne pouvoir récompenser magnifiquement, ainsi qu'elle le voudrait, ses plus fidèles serviteurs. Croiriez-vous que depuis un an, nous n'avons pas reçu plus de vingt mille ducats effectifs, Ettore et moi, tandis que nos traitements réunis s'élèvent à près de deux cent mille piastres ? Il est bien vrai que le roi, dont la bonté est inépuisable, a daigné nous accorder, pour soutenir notre rang à la cour, les terres et le château d'Arenas, qui sont confisqués sur le duc de ce nom ; mais le château est en pays ennemi, à cinq lieues de Valence, et le duc rebelle est encore en possession de notre bien. »

— Mais, ajouta-t-elle en reprenant, laissons ce sujet qui ne vous intéresse guère, et parlons de vous, mon cher colonel. Êtes-vous décidé à rester avec nous cette fois ?

Ettore fit la grimasse.

Je protestai que mon plus vif désir serait de passer ma vie auprès d'amis si sûrs et si dévoués...

(Nouvelle grimace d'Ettore.)

Mais qu'avant tout j'étais chargé d'une mission pour le roi Joseph et pour Napoléon, et qu'il fallait la remplir à tout prix. Plus tard, si les circonstances le permettaient...

« Les circonstances ! dit Emilia en riant ; oui, oui, je connais cela. J'ai vu l'écriture des lettres que je vous faisais passer, colonel. Une femme aimée, n'est-ce pas ? »

— Aimée, madame ! C'est trop peu dire. Une femme que j'adore et pour qui j'ai vingt fois risqué ma vie avec bonheur !

A ces mots, le visage du duc d'Albarracín s'éclaira d'un sourire. M. le duc me parut ravi de ma franchise. Emilia fut assez bonne pour n'en pas choquée et le reste de la soirée se passa fort gaiement. Mes aventures et mes voyages en firent les frais.

Ettore eut même à la fin tant de confiance en moi qu'il voulut à toute force me donner l'hospitalité pour cette nuit-là, afin que je pusse voir le matin, de bonne heure, le roi Joseph, et lui remettre la dépêche de Masséna.

Joseph me reçut avec beaucoup de simplicité, quoiqu'il affectât ordinairement en public toute la rigueur de la vieille étiquette espagnole.

« J'ai su, mon cher colonel, dit-il gracieusement, que nous avons dû à votre courage l'entrée de Masséna en Portugal après la bataille de Busaco. Masséna ne l'a pas dissimulé dans son rapport, et parle de vous comme d'un officier du plus grand mérite... Eh bien ! vous avez vu mes provinces

de la frontière de Portugal ! Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que les Anglais puissent tenir longtemps encore ? »

Je répondis franchement, c'est-à-dire que je ne lui donnai pas de grandes espérances.

« Oui, je sais bien, continua le roi, que c'est votre opinion à vous tous, militaires, et que vous croyez qu'on ne vient à bout de rien que par la force. Mais j'ai vu le contraire, moi, et j'en parle sagement. Partout où je suis allé pendant mon voyage d'Andalousie, j'ai vu toutes les autorités me présenter les clefs de leurs villes, et les rebelles les plus déterminés me jurer une éternelle fidélité. On ne m'abuse pas, moi ! Je sais que tous les cœurs sont à moi, sauf quelques factieux et brigands insupportables qui oppriment et épouvantent la masse des honnêtes gens. La junte de Cadix elle-même aurait traité volontiers avec moi... ce sont les Anglais qui l'en empêchent. Qu'on me donne de l'argent et je lèverai des soldats espagnols ; avec eux je rétablirai l'ordre et je ferai ce que Masséna se plaint de ne pas pouvoir faire ; je forcerai Wellington à se rembarquer. Mais quand je demande des millions à l'Empereur, il se fâche et s'irrite. Ses généraux agissent partout en pays conquis. L'un pille les couvents et les églises ; l'autre fusille les guerilleros prisonniers ; un troisième administre sa province avec le même calme que s'il était le feu roi Sanche d'Aragon. Suchet, qui est pourtant le meilleur et le plus honnête de tous, m'envoie à peine quelques centaines de mille francs et s'avise de canaliser l'Ebre ! Jugez par celui-là de Soult et des autres. Certes, oui je veux canaliser l'Ebre ; mais auparavant il faut vivre, et nous mourons de faim. Mon ami le maréchal Jourdan, honnête homme en qui j'ai toute confiance, essaye de nous tirer de ce gâchis. Mais l'Empereur ne veut rien écouter, sous prétexte que nous n'avons pas remporté une victoire complète l'an dernier à Talavera ; il nous refuse tout talent militaire. Assurément, Talavera n'est pas un Austerlitz, mais enfin nous sommes restés maître du champ de bataille, et si nous avons reculé le lendemain de quelques lieues, c'était pour couvrir Madrid que menaçait Vénégas. Enfin, très peu de jours après, nous reconduisit Wellington, l'épée dans les reins jusqu'à la frontière de Portugal. C'est quelque chose, cela. L'Empereur est trop exigeant. Est-ce qu'on est toujours vainqueur à la guerre ? Est-ce qu'on suit toujours son chemin tout droit ? Est-il entré, lui, dans Saint-Jean-d'Acre ? A-t-il détruit l'armée russe à Eylau ? Était-il vainqueur l'an dernier, à Essling, quand l'archiduc Charles l'a forcé de rester deux mois dans l'île Loban ? Après tout, n'ai-je pas fait cette année la conquête de l'Andalousie, et, ce qui vaut mieux encore, n'ai-je pas su gagner, par un sage emploi de la clémence, les cœurs de mes sujets andalous ? »

« Qu'il soit donc équitable envers moi ; qu'il ne me reproche plus quelques pensions et gratifications que j'ai cru devoir accorder à ceux qui me servent bien. »

Parmi les plaisirs de la royauté, en est-il de plus grand que de pouvoir répandre les bienfaits sur ses amis et ses fidèles serviteurs ?... Dites bien tout cela de ma part à Napoléon, mon cher colonel, et quand vous reviendrez, restez ici près de moi. Le roi d'Espagne et des Indes sera bientôt en état de récompenser généreusement

ceux qui s'attachent à sa personne. »

Ainsi coula le discours de ce bon Joseph pendant deux heures de suite. J'écoutais (ou plutôt j'entendais) sans répondre. Que me faisait à moi la plus grande et la plus belle fortune d'Espagne ? N'étais-je pas heureux déjà ou près de l'être ? N'avais-je pas surmonté tous les obstacles, bravé tous les dangers ? Clélie n'était-elle pas à moi ?

A cette pensée mon cœur palpait de joie. Enfin je touchais au bonheur. Que m'importait le reste de la terre ! Que l'Espagne obéit aux Bourbons ou aux Bonapartes, j'aimais, j'étais aimé ; les trônes, les duchés et les grandes seigneuries n'avaient aucun prix pour moi.

Aussitôt après l'audience royale, je partis pour Bayonne.

Vous avouerez-vous ma faiblesse ? J'avais une frayeur mortelle d'être tué ou pris sur la route. Je prenais tous les déguisements pour échapper aux guérillas. Je craignais d'être assassiné. Je craignais d'être malade. Je craignais même de tomber du haut de ma mule, tant j'étais devenu différent de moi-même. Il me semblait que tous les hommes et la nature entière fussent conspirer contre mon bonheur et m'empêcher de revoir Clélie. Cependant, au milieu de ces frayeurs presque ridicules, j'avais l'âme pleine de joie, de bonheur et d'ivresse. Je ne voyais devant moi qu'un avenir délicieux, un ciel sans nuages, une vie sans trouble et sans remords.

Enfin j'arrivai à Bayonne sain et sauf, et j'allai frapper à la porte de Clélie.

Elle m'attendait soir et matin depuis dix jours, ayant appris par les journaux la mort de Mauléon et se doutant bien que je ne resterais pas à l'armée de Portugal.

Enfin nous étions seuls, maîtres de notre destinée, heureux. Clélie, en me voyant, se jeta dans mes bras. Ce jour et le suivant ont été les plus beaux, les plus délicieux d'une vie aujourd'hui bien longue.

Nous passâmes ces deux jours dans une solitude complète, ne voulant voir personne, ne voulant rien entendre, rien connaître, excepté nous-mêmes.

« Comment ai-je pu te faire souffrir si longtemps ? disait Clélie parmi mille baisers. Ne t'aimais-je pas comme aujourd'hui ? Ne t'ai-je pas aimé dès ce jour où je te vis pour la première fois ? Ami, quand, pour me plaire, tu sautas par-dessus la fournaise, je te donnai mon cœur pour toujours. »

Je la regardais avec ivresse en appuyant ma tête sur ses genoux. Sa beauté, que le temps n'avait point altérée, avait quelque chose de plus tendre et presque de sublime.

Je revoyais ces traits si fiers et si délicats que l'amour le plus persévérant, le plus pur, et j'oserais presque dire le plus héroïque, avait depuis si longtemps gravés dans mon cœur. Je ne savais comment lui dire et lui montrer que je l'adorais, qu'elle était ma vie, ma pensée, mon âme tout entière.

Mais le bonheur parfait n'a point d'histoire. Je ne dirai donc plus rien de ces jours heureux.

Vers le soir du second jour il fallut partir. Napoléon, maître impérieux, n'aurait pas pardonné un plus long retour, et il était même prudent de lui cacher que j'avais perdu deux jours à être heureux.

Je fis donc mes préparatifs de départ ; mais Clélie voulut me suivre ; et en effet, aurais-je pu vivre sans elle ! Nous montâmes donc dans une chaise de poste, et, nous fiant au zèle des postillons qu'aiguillonnait un

fort pourboire, nous continuâmes de jouir d'un délicieux tête-à-tête.

Cette fois il fallait régler l'avenir. Clélie voulait qu'avant toute chose après avoir obtenu ma grâce pleine et entière de Napoléon (ce qui, vu les circonstances atténuantes et la prescription des deux jugements qui me condamnaient à mort, ne lui paraissait pas difficile), je revinsse avec elle au château de Fénéstrange.

"C'est assez courir le monde, disait-elle. Restes avec moi, Robert. Ne me quitte plus, pas même une heure. Regagnons le temps perdu. Aime-moi comme je t'aime, tendrement, uniquement, passionnément, éternellement. Laisse la gloire et l'avancement à ceux qui veulent devenir généraux ou princes. Nous, rentrons sous notre toit, et soyons heureux. Nous cultiverons la terre, nous nous promènerons dans la forêt, tu chasseras le sanglier, car tu es un peu sauvage, mon Robert, et tu dois descendre en droite ligne de Nemrod, le fort chasseur devant l'Éternel. Moi, je prendrai soin de la maison et du jardin, et le soir, notre travail terminé, nous irons voir coucher le soleil derrière la montagne, et nous jouirons en paix du bonheur présent en nous souvenant des tristesses passées. Si nous avons un fils, je veux qu'il s'appelle Tibérius, je veux qu'il soit aimable, délicat, joyeux et beau, comme était mon frère, et qu'il soit grand, fort, intrépide et généreux comme toi."

Un peu plus tard, nous parlâmes de Tibéria, à qui, je dois l'avouer, nous n'avions pensé d'abord ni l'un ni l'autre, l'amour étant la plus égoïste de toutes les passions. Il fut convenu qu'on ne l'avertirait point par lettres de mon arrivée. Nous nous promettions, Clélie et moi, de faire à l'enfant un agréable surprise.

D'ailleurs, si, comme je l'espérais, on me permettait de reprendre mon vrai nom, il était nécessaire d'expliquer de vive voix à Tibéria (mais sans lui révéler le secret de sa naissance) une partie de l'histoire de sa mère.

Cette résolution étant prise, nous continuâmes gaiement notre voyage vers Paris, où nous arrivâmes enfin le 1er décembre 1810.

Nous mimes pied à terre dans un hôtel de la rue Saint-Honoré, et, sans prendre le temps d'essuyer la poussière dont j'étais couvert, je me hâtai d'aller aux Tuileries.

Après quelques minutes d'attente, je fus enfin introduit, et me trouvai en présence de Napoléon.

(A Continuer.)

## LE NIHILISME.

L'horrible drame dont la Russie vient d'être le témoin a produit naturellement en Europe une sensation profonde et jeté la consternation dans les esprits. Les chancelleries se sont émues à la pensée du meurtre effroyable qui a fait disparaître un des représentants de l'autorité, et elles se sont demandé si d'autres têtes couronnées n'étaient pas destinées à subir le même sort.

Pour se rendre compte de la situation, les souverains n'ont qu'à examiner l'état des esprits, les principes qui aujourd'hui régissent les nations, et la conduite de leurs propres gouvernements à l'égard de ceux qui, avec une énergie diabolique, propagent partout les mauvaises doctrines et détruisent tout respect et toute religion dans le cœur des peuples.

Il y en a qui s'attristent de l'assassinat du Czar, car ils réprouvent le meurtre; il y en a d'autres qui s'en réjouissent, parce que comme l'écrivait, en mars 1880, Garibaldi à Félix Pyat: "L'assassinat politique est le secret pour conduire à bon port la révolution."

C'est en effet là la devise des sociétés secrètes, et la mort tragique d'Alexandre II en est une illustration. C'est à la secte des Nihilistes que la Russie doit cet assassinat, mais le nihilisme n'est qu'une des nombreuses ramifications du socialisme qui prend divers noms, suivant les contrées où il exerce sa propagande, et qui, sous le titre d'Internationale, les réunit toutes à un centre commun et les initie au principe fondamental de son existence: la destruction de toute autorité dans le monde.

Il y a quinze ans que l'empire moscovite voit cette secte infâme grandir et prendre de jour en jour une force plus grande. Elle dépasse en audace toutes les autres branches du radicalisme et son nom seul signifie destruction; destruction de la religion, de la famille, de tout dogme, de tout sentiment moral. Les crimes qui ont été commis en son nom sont nombreux; elle vit par le meurtre, et, malheureusement, cette secte se recrute particulièrement dans les rangs élevés de la société russe, dans les hautes sphères administratives, chez les professeurs et les étudiants des universités et même dans l'armée.

"Le Nihilisme, dit le P. Deschamps, est à la fois une société secrète organisée et agissante, et une doctrine dont les adeptes sont inspirés par un esprit fanatique de propagande. Pendant longtemps il est resté à l'état d'épidémie morale; ses adeptes formaient de petites associations mystérieuses qui se bornaient à une hostilité de propos et d'écrits contre le gouvernement; mais ces associations se sont, dans ces derniers temps, fondues en une organisation révolutionnaire dont les chefs paraissent fixés à l'étranger et qui trouvent une complicité plus ou moins active parmi les nombreux adhérents de la doctrine."

Les principes nihilistes ont une étroite liaison avec les doctrines du naturalisme allemand, et le credo des membres de cette secte se réduit à un abject matérialisme. Voulant la destruction de l'ordre social, ils rejettent le mariage, afin d'arriver à l'égalisation de nature que rêvent les socialistes européens. Un historien de l'Internationale nous dit que "la maternité étant le fait d'une inégalité de nature, les nihilistes l'évitent par tous les moyens possibles; et s'ils n'y peuvent parvenir, la femme nihiliste abandonne volontiers le fruit de ses amours ou plutôt de ses nécessités naturelles."

Vous niez tout, ou pour parler plus exactement, vous détruisez tout, demande-t-on à Bazaroff, le héros du célèbre roman d'Ivan Tourgueniev, et cependant il faut bien reconstruire! cela ne nous regarde pas, réplique celui-ci. Il est nécessaire avant tout de débarrasser le terrain. Plus tard quand toutes les institutions auront été détruites, quand la *tabula rasa* sera parfaite, alors les fortes existences, alors l'humanité se cristalliseront de nouveau dans des institutions qui seront sans doute appropriées aux conditions du milieu. Bazaroff continue sa thèse en affirmant qu'il n'y a entre les hommes ni de relations de justice, ni de sentiments, ni n'existe que des sensations, et son dernier mot est celui-ci: "Laissez nous boire et manger jusqu'au moment de l'extinction de la chaleur animale."

La mort, dit encore le Père Deschamps, est le grand agent de cette destruction vers laquelle la secte se précipite. Au rebours du sentiment commun du genre humain les naturalistes la célèbrent comme leur alliée,

et ils combattent l'hérédité, la famille, la tradition, comme empêchant la mort de réaliser pleinement ses effets.

C'est ce que constatait M. Naquet dans une lettre au *Journal des Débats*:

"La famille, écrivait-il, ne peut désormais qu'être nuisible à l'homme. L'éducation de la famille neutralise les heureux effets de la mort. La famille empêche l'homme de mourir tout entier; elle le perpétue et le continue."

Fribourg, écrivain socialiste, cite le passage suivant d'une des proclamations des Nihilistes.

"Il ne nous reste plus qu'une seule chose à faire, c'est d'étrangler nos maîtres comme des chiens. Pas de quartier! Il faut que tous disparaissent! Il faut incendier les villes; il faut que notre pays soit purifié par le feu!... A quoi bon ces villes, elles ne servent qu'à engendrer la servitude!... comme ils ont des canons et des fusils et que nous sommes désarmés, ce n'est que par le feu que nous pouvons les attaquer et les vaincre. Une fois les murailles derrière lesquelles cette canaille se retranche, réduites en cendres, il faudra bien qu'elle crève."

Voilà les principes infâmes proclamés par le Nihilisme, ce bras droit du socialisme italien et français. Voilà les doctrines dont est imbuë une grande partie de la jeunesse lettrée de la Russie, car dans ce pays comme ailleurs c'est à la jeunesse d'abord qu'on a cherché à inculquer ces maximes, en s'emparant de son éducation et en détruisant dans son âme toute croyance religieuse, toute foi patriotique.

Il ne faudrait pas croire que les nihilistes seuls possèdent de telles doctrines et sont seuls à désirer la destruction de la société. Leur affiliation avec les autres sociétés secrètes du continent est complète; leur but est le même, le renversement de tout principe religieux dans le monde, l'apothéose de l'athéisme.

L'attentat qu'on vient de commettre contre le Czar est le sixième du genre; comme les précédents, il a été concerté à l'avance dans les loges maçonniques, et la mort d'Alexandre II a reçu l'approbation enthousiaste non seulement des nihilistes, mais aussi des socialistes. Garibaldi en Italie, comme Pyat en France, ne manquera pas d'inscrire dans l'histoire de l'Internationale les noms des meurtriers du Czar comme des héros et des bienfaiteurs de l'humanité.

Il y a à peine un an, qu'à propos de la tentative de meurtre sur la personne de l'Empereur de Russie par Hartman, Félix Pyat écrivait à son ami Garibaldi:

Londres, 1 mars 1880.

Mon vieil ami,

Le dernier attentat contre le despote de toutes les Russies confirme votre phrase légendaire:

"L'Internationale est le soleil de l'avenir."

Depuis le premier roi jusqu'au dernier président de république bourgeoise, tous doivent disparaître ou de gré ou de force...

Et Garibaldi de répondre:

Caprera, 6 mars 1880.

..... L'assassinat politique est le secret pour conduire à bon port la révolution. Les souverains appellent assassins les amis du peuple. Les vrais républicains Agésilas Milano, Pietri, Orsini, Monti et Tognetti ont été, dans leur temps, des assassins; aujourd'hui ce sont des martyrs objets de la vénération du peuple.....

..... L'assassin est le prêtre exécuté qui assassina d'abord le progrès à l'aide du bucher et assassine maintenant les consciences avec le mensonge.

C'est le prêtre qu'on doit déporter en Sibérie et non les compagnons d'Hartmann.

Je vous serre affectueusement la main...

G. GARIBALDI.

Nous sommes bien aise de mettre sous les yeux de nos lecteurs ces faits qui démontrent à quoi tend la révolution et combien il faut se mettre en garde contre les aberrations de la pensée humaine. Ces idées, Dieu merci, n'ont pas cours parmi nous, et personne ne cherche à justifier le meurtre. Cependant nous y arriverions bientôt si nous laissons se répandre au milieu de notre société la littérature empoisonnée du siècle et ces germes d'indépendance religieuse qui, sous le nom faux de libéralisme, peuvent produire un mal qui serait bientôt irréparable, si on ne le combattait de toutes nos forces.

—*Courrier de St. Hyacinthe.*

## Maximes et Pensées.

—Quand le plaisir est le fruit du crime, la peine est toujours la suite du plaisir.

—Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

—Défiez vous de ceux qui se vantent d'être discrets.—Ce sont des curieux.

—La richesse qui vient vite s'en va vite, celle qui se forme peu à peu est solide.

—Quels que soient ses penchants, le sage les surmonte: c'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

—Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est le plus souvent que la conséquence de notre vie passée.

—Soyons prêts à mourir chaque jour, mais recevons le lendemain d'un cœur satisfait, si le ciel nous l'accorde.

—La sagesse est une plante étrangère et rare, que nous n'aimons malheureusement à voir cultiver que dans le camp d'autrui.

—La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent? Et alors lequel faut-il écouter?

—La joie est une abeille qui prend nos jours pour des fleurs. Le suc absorbé, elle s'envole aussitôt de crainte d'être empoisonnée par les peines de la vie.

—L'homme ressemble à l'œil, qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer; c'est une pierre précieuse dont le moindre défaut diminue le prix.

—Celui qui se repend de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.

—Six choses distinguent l'insensé: il se fâche sans motif, parle sans nécessité, se fie à tout le monde, s'informe de ce qui ne le regarde pas, s'agite lorsqu'il ne devrait pas bouger, ne sait pas distinguer l'ami de l'ennemi.

—Jouir des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse: fais en jouir les autres, voilà la vertu.

## \* \* \* Reconnaissance :

L'ami de la maison a envoyé une dinde truffée à une bonne bourgeoise du Marais.

—Tiens! s'écrie la ménagère d'un air piqué, il n'a pas envoyé l'abatis!